

**Arno Munster, *Sartre et la praxis. Ontologie de la liberté et praxis dans la pensée de Jean-Paul Sartre*, Paris, L'Harmattan, 2005 (« L'ouverture philosophique » – série « Esthétique »), 294 p.**

Ces trois dernières années, Arno Munster a fait paraître coup sur coup, chez L'Harmattan, trois volumes consacrés à Sartre, soit, en 2005 : *Sartre et la praxis (Ontologie de la liberté et praxis dans la pensée de Jean-Paul Sartre)* ; en 2006 : *Sartre, le philosophe et la politique*, volume collectif dont il a dirigé la parution avec J.-W. Walet, et enfin, en 2007 : *Sartre et la morale*. Pour des raisons de place, nous ne pouvons présenter longuement les trois ouvrages : nous nous contenterons de souligner ici l'intérêt du premier d'entre eux. Il s'agit pour Arno Munster d'interroger l'unité et la cohérence du parcours philosophique de Sartre, tout en rendant hommage au courage politique dont il a toujours fait preuve. Arno Munster se rapporte en effet fréquemment, et avec une sympathie manifeste, à l'histoire de l'engagement sartrien, évoquant notamment Budapest, la guerre d'Algérie ou encore les événements de mai 68, et aussi, en une annexe importante, le « grand combat humaniste » [p. 287] qui s'est joué autour des *Réflexions sur la question juive*.

Mais rendre hommage à l'action politique de Sartre ne signifie pas s'en tenir à un regard dénué de critique et d'interrogation sur la philosophie sartrienne. De fait, Arno Munster affronte ici un certain nombre de difficultés touchant le devenir de la pensée de Sartre — au premier rang desquelles figure la question du passage (le « tournant inattendu » [p. 11]) qui conduisit Sartre de l'ontologie phénoménologique au matérialisme historique. La thèse de l'ouvrage est que ce passage s'est opéré autour du concept de *praxis* — et que la façon dont il s'est opéré engage une série de tensions relativement au marxisme : ainsi, et tout d'abord, selon Arno Munster, Sartre a-t-il été conduit, du fait de son héritage phénoménologique, à privilégier dans sa philosophie de la *praxis* les totalisations opérées par *l'individu*, et à élaborer une théorie du *conflit* différente de celle du matérialisme historique. Plus encore : en fondant son approche du matérialisme historique sur la théorie de la « rareté » *plutôt que sur* une « théorie de la contradiction entre Capital et Travail, entre forces productives et rapports de production », Sartre s'est, pour Arno Munster, paradoxalement éloigné des « pères fondateurs du matérialisme historique et dialectique » [p. 12].

Il s'agit donc d'interroger une distance : et Arno Munster le fait en montrant qu'elle est double : distance, certes, de Sartre à l'égard des fondateurs du matérialisme historique, mais distance aussi de Sartre à l'égard des fondateurs de la phénoménologie (Husserl et Heidegger). La stratégie du livre est claire : penser cette double distance, autrement dit « *l'autonomie (relative)* de la pensée sartrienne *et par rapport à la phénoménologie ontologique et par rapport au marxisme "classique"* », pour montrer *par là-même* l'originalité de cette philosophie, ainsi que « sa grande force d'attraction » [p. 266]. En treize chapitres, Arno Munster s'attache à souligner, pour chaque grand moment de la philosophie de Sartre, les écarts qui expriment et/ou déterminent la singularité de la position sartrienne. L'ouvrage évoque ainsi, des chapitres 1 à 6, les textes d'avant le « tournant » (principalement *La Transcendance de l'ego, L'imaginaire, L'Etre et le néant, L'Existentialisme est un humanisme*), et ensuite, dans l'ensemble des chapitres 7 à 13, les textes où ce tournant s'annonce, puis s'opère (*Matérialisme et révolution, Questions de méthode*, les deux tomes de la *Critique de la raison dialectique*).

La première moitié du livre insiste d'abord sur ce qui, dans les premières œuvres de Sartre, va être déterminant dans l'approche sartrienne de la relation à la *praxis* — à savoir une fidélité aux philosophies du *cogito* et de la réflexion, et une conception de la relation à autrui comme fondamentalement conflictuelle. Dans cette lecture se trouvent surtout éclairés deux points de désaccord entre la philosophie de Sartre et les fondateurs de la phénoménologie : désaccord autour de la conception de la conscience et du *cogito*, puisqu'il s'agit, dans *La*

*Transcendance de l'ego*, de débattre avec Husserl et de « s'affranchir du solipsisme » [p. 23], tout en maintenant pourtant, comme on le voit dans *L'Imaginaire*, une « approche conscientielle de la phénoménologie » [p. 29] qu'Arno Munster distingue de celle de Cassirer ; désaccord aussi avec la philosophie de Heidegger, qu'Arno Munster questionne tout particulièrement à propos de l'angoisse : à ses yeux, alors que Heidegger, lorsqu'il évoque l'angoisse dans *Etre et temps*, ne fait qu'indiquer sans la développer la thématique de la liberté, la philosophie de *L'Etre et le néant* lie indissolublement la question de l'angoisse à celle de la liberté — et fonde sur le concept de liberté sa philosophie de l'action.

Ainsi Sartre, même s'il ne cesse de témoigner de l'importance qu'a eue pour lui la lecture de Heidegger en faisant fond sur la thématique du *cogito*, s'éloigne autant du *Dasein* heideggerien que de l'*ego* transcendantal de Husserl [p. 65]. En lisant *Vérité et existence*, mais aussi, et surtout, en reprenant les pages de *L'Etre et le néant* consacrées à l'action, à la délibération volontaire et au « choix originel », Arno Munster juge de façon équilibrée la théorie de l'action qui s'affirme dans le traité d'ontologie phénoménologique : elle est, dit-il, « résolument orientée vers le fondement d'une théorie ontologico-existentielle de la *praxis*, c'est-à-dire vers une théorie de l'articulation existentielle de la liberté avec les "choix" libres du Pour-soi se projetant vers l'avenir. Mais en restant confinée exclusivement au champ d'action du sujet individuel, isolé, cette théorie de la *praxis* du "premier Sartre" n'est pas encore réellement à même d'appréhender ontologiquement, et encore moins, politiquement, la sphère du social » [p. 87].

Pour Arno Munster, cette difficulté d'appréhension du social doit être comprise à partir de l'accent mis par Sartre sur la question du conflit dans l'approche de la relation à autrui ; cela va devenir tout à fait sensible lorsque Sartre tentera, lors de l'immédiat après-guerre, de définir l'humanisme de son existentialisme en s'opposant résolument au matérialisme. Ainsi les pages de *L'Existentialisme est un humanisme* qui réfutent les accusations selon lesquelles l'existentialisme de Sartre ne ferait que « murer l'homme dans sa subjectivité individuelle » [*L'Existentialisme...*, Nagel, 1946, p. 63], si elles ont pour mérite de réfuter l'accusation de solipsisme, ont aussi ceci d'essentiel qu'elles servent de « rempart contre le matérialisme » [p. 109-110]. Tout en rappelant l'insistance de Sartre pour se démarquer de la conception classique du *cogito*, Arno Munster étudie les objections de Naville [*L'Existentialisme...*, Nagel, 1946, p. 105 sv.], et les critiques souvent « dogmatiques » faites dans les années 45 à l'existentialisme sartrien par de nombreux marxistes : Sartre tomberait dans un individualisme quiétiste, et méconnaîtrait gravement la lutte des classes — des critiques dont Arno Munster explique que, « aussi dogmatiques qu'elles fussent, [elles] stigmatisent aussi le vrai "dilemme" dans lequel la philosophie sartrienne se trouvait objectivement à cette époque, à savoir sa grande difficulté voire son incapacité réelle d'articuler de manière convaincante cette philosophie existentialiste de la subjectivité avec le matérialisme (...) » [p. 118].

Le rappel de cette tension entre philosophie de la subjectivité et matérialisme dialectique sert au fond de fil conducteur à la seconde partie de l'ouvrage, consacrée aux textes de Sartre abordant la question du matérialisme. Arno Munster présente ainsi la tentative de Sartre : effectuer « la synthèse d'une doctrine matérialiste critique de l'économie politique (...) avec une (...) philosophie existentielle et sociale de la "connaissance compréhensive" et de la "situation" » [p. 137]. La première partie avait souligné les distances prises avec Husserl et Heidegger ; la seconde va évoquer, en même temps que les grands moments de la construction sartrienne d'une *Critique de la raison dialectique*, les distances prises par le projet sartrien avec le marxisme. Deux axes nous semblent surtout devoir être dégagés, deux axes indissociables : le premier touche à la notion de groupe, le second, à nouveau, à la question du conflit.

Du concept de groupe, Arno Munster souligne qu'il « n'est pas un concept marxiste » [p. 149] ; il semble même, à ses yeux, *prendre la place* de la théorie marxiste des luttes des classes : en somme, tout se passe comme si c'était la « prédilection manifeste de Sartre pour le concept de groupe (...) » [p. 205] qui rendait la fidélité de Sartre au marxisme problématique ; selon Arno Munster, cette « nette prédilection » pour les concepts de groupe, de groupe organisé, de sérialité, joue « au détriment du concept (marxiste) de *classe* et de *lutte de classes* » [p. 180].

Dans le même ordre d'idée, lorsque Sartre, dans la *Critique* évoque la notion d'intérêt de classe à partir d'une analyse des collectifs et de la sérialité et en précisant que « ces remarques formelles ne prétendent pas bien entendu, ajouter *quoi que ce soit* à l'évidence de la reconstruction synthétique que Marx a réalisée dans *Le Capital* », mais se « replacent logiquement *avant* cette reconstruction historique, à un niveau d'indétermination et de généralité plus grand » [*Critique de la raison dialectique*, 1960-1985, p. 325-326], Arno Munster se demande si ces pages n'opèrent pas un mouvement qui renverse « le schéma marxiste "classique", en substituant une *théorie des conflits* à celle des contradictions dérivées directement du mode de production, c'est-à-dire de la théorie marxienne de la lutte des classes » [p. 156].

On retrouve ici la tension qui parcourt tout l'ouvrage : d'un côté, en effet, Arno Munster souligne la profonde originalité et la fécondité des analyses sartriennes — en remarquant notamment que le « désintérêt » de Sartre pour des concepts comme celui de valeur-travail, d'accumulation du capital, de reproduction élargie, etc., s'il provoque une « "amputation" d'une partie des concepts clé de la critique de l'économie politique marxienne », s'il « semble » autrement dit éloigner Sartre de Marx, n'en est pas moins « largement compensé par des réflexions et des analyses exprimant une critique essentiellement *éthique et morale* du capitalisme » [p. 164] —, mais, de l'autre, il affirme que Sartre « substitue (...) à la notion marxienne de *classe ouvrière* celle d'une *pratique de groupe en fusion* se constituant spontanément comme classe "*en situation*" », et fait ainsi « trop abstraction de la vraie *synergie de l'action collective du prolétariat* organisé en *classe* comme classe révolutionnaire au sens où celle-ci est définie par Marx » [p. 175].

D'un côté, donc, Arno Munster évoque la lucidité et la « clairvoyance » de Sartre lorsqu'il s'agit d'expliquer la bureaucratisation qui menace les syndicats, comme tout groupe assermenté [p. 215], de l'autre il estime, en citant Lukács, que Sartre sera « effectivement amené à négliger, dans ses analyses, et la chosification (réification) de la conscience du prolétaire et la doctrine de Marx que "le prolétariat s'achève par sa sursomption, en produisant, en menant à son terme la lutte de classes, la *société sans classe*" » [p. 177]. Ainsi l'approche sartrienne de la *praxis* reste-t-elle, pour l'auteur de *Sartre et la praxis*, profondément marquée par de nombreuses apories, et équivoques : apories et équivoques dont le principe se montre clairement dans la page 264, lorsque Arno Munster écrit qu'il faut savoir reconnaître « l'attachement inébranlable de Sartre au vocabulaire de la phénoménologie dont la transparence / présence "brouille" pour ainsi dire en permanence son appropriation — tout à fait sincère — de la terminologie et de la sociologie matérialiste marxiste. »

L'ouvrage, on le voit, invite au débat, à l'interrogation. Il faut saluer la volonté de ne rien dissimuler des problèmes qui sont posés par l'approche sartrienne de Marx. De nombreuses questions naissent à sa lecture, bien évidemment : touchant le concept de « sujet » ou celui de « lutte de classes ». Je n'ai guère le temps, en guise de conclusion, que d'en esquisser une seule : elle concerne l'écart de Sartre avec le *marxisme* ; cet écart n'est pas, sans doute, le même que celui qui sépare Sartre de Marx lui-même, et pas le même non plus que celui qui sépare Marx *des* marxistes... ne serait-ce que parce qu'il y a loin du lent et complexe devenir, chez Marx, de la théorie de l'action politique à ce que les critiques

marxistes de Sartre invoquèrent, dans les années 45, sous le titre de « théorie de la lutte des classes ». A lire l'ouvrage d'Arno Munster, on se prend ainsi à se demander s'il ne faudrait pas penser, pour dissiper les équivoques de la théorie sartrienne de la *praxis*, non pas simplement l'opposition de Sartre au marxisme dogmatique des années où il écrit (une opposition que Sartre revendique — puisque, à ses yeux, ce marxisme, au temps où il écrit, est « arrêté »), non pas simplement, non plus, les distances multiples qui séparent Marx *des marxistes* — mais bien l'écart qui existe *en Marx lui-même* ; celui qui, par exemple, s'ouvre entre le « Marx » du *Manifeste* et le « Marx » qui découvre, à même l'événement historique, les fragilités de l'action prolétarienne. On songe notamment au mouvement qui conduit des *Luttes de classes en France au 18 Brumaire* et à *La guerre civile en France* ; à suivre ce devenir théorique, il est peut-être possible de montrer que l'approche de Sartre, si marqué par la phénoménologie qu'elle soit, si attachée qu'elle soit aux concepts de « groupe » et de « conflit », est profondément parente de celle de Marx.

Le mérite d'un commentaire est de nous faire reprendre la lecture de l'auteur : ce sont les pages de *L'Idiot de la famille* consacrées à « l'après-1848 » que j'ai voulu relire après avoir lu le texte d'Arno Munster ; il me semble qu'il doit être possible, à partir de ces pages [*L'Idiot de la famille*, t. III, 1988, p. 238 sv], de se demander si, malgré tout, la clairvoyance de Sartre ne rejoint pas ici l'inspiration fondamentale de la philosophie marxienne — autrement dit si les tensions qui existent entre la pensée de Sartre et celle de Marx, pour manifestes qu'elles soient dans les textes antérieurs, ne trouvent pas alors, et malgré tout, à s'apaiser.

**Jean Bourgault**